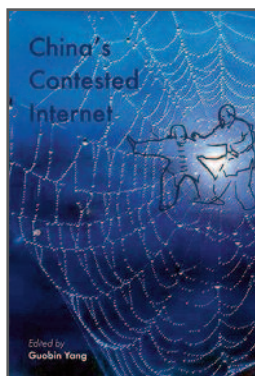


Comptes-rendus de lecture



Guobin Yang (éd.),
China's Contested Internet,
Copenhague, NIAS Press, 2015, 310 p.

SÉVERINE ARSÈNE

China's *Contested Internet* est un livre collectif composé de 10 chapitres dont sept ont déjà été publiés dans un numéro spécial de *China Information* en juillet 2014. Réunissant des études de cas réalisées entre 2006 et 2013, cette collection d'articles traite des phénomènes les plus saillants qui caractérisent l'Internet chinois de la dernière décennie : les initiatives de gouvernance numérique, notamment une consultation publique sur un projet de réforme du système de santé (Steven J. Balla) ou encore les microblogs municipaux (Jesper Schlaeger et Min Jiang) ; l'essor d'une culture et de sous-cultures Internet, comme par exemple en littérature (Thomas Chen), parmi les développeurs web (Silvia Lindtner), chez les classes moyennes supérieures qui voyagent en sac au dos (Ning Zhang), ou chez les « perdants » autoproclamés (*diaosi* 屌丝) (Marcella Szablewicz) ; les débats éthiques sur la race et l'identité chinoise (Robeson Taj Frazier et Lin Zhang) ; l'émergence de leaders d'opinion sur le web, dit « Big V » (Marina Svensson) ; et la censure d'un éditorial du *Southern Weekly* en 2013 (Sally Xiaojin Chen).

Guobin Yang a choisi de regrouper les chapitres entre les contributions qui portent sur la période avant Weibo et celles qui étudient l'Internet chinois après l'arrivée de la plateforme de microblogging. Pourtant, l'intérêt principal du livre ne réside pas dans une discussion sur Weibo comme possible transformateur du paysage Internet chinois. Certes, la période entre 2009 et 2013, quand Weibo atteint son pic de popularité, peut être considérée comme un moment décisif dans l'histoire de l'Internet chinois. Il n'est pas uniquement question ici de l'émergence de Weibo, et le processus est plus incrémental qu'un simple changement de plateforme pourrait le laisser croire. Avec des centaines de millions d'internautes (aujourd'hui près de 50 % de la population), la population chinoise connectée est devenue de plus en plus pluraliste, même si elle reste « désordonnée » et pleine de conflits. Il faut surtout noter que cette période correspond à un moment particulier de la politique chinoise de l'Internet. En 2010, un *Livre blanc sur l'Internet en Chine* marque le début d'un épisode de cyberpolitique plus affirmée en même temps que de censure de l'opinion publique et de mise en place de méthodes d'influence et de propagande plus sophistiquées, ainsi que plusieurs vagues de répression envers les internautes les plus influents.

Dans ce contexte, cette série d'articles offre un échantillon intéressant

d'une génération de recherches novatrices sur l'Internet en Chine, moins centrées sur le contenu critique et les répertoires de mobilisation et qui approfondit au lieu de cela (comme le souligne Guobin Yang) la fabrique et les usages de l'Internet, à l'aide de méthodes et de travaux de terrain originaux.

D'abord, elle revient sur l'idée qu'Internet a permis l'autonomisation des plus défavorisés en se penchant, chiffres à l'appui, sur les fractures numériques, avec une attention particulière portée au genre et aux statuts sociaux des utilisateurs. Ainsi, Balla remarque que 80 % de ceux qui postent des commentaires sur les plateformes officielles à propos de la réforme du système de santé en 2008 sont des hommes, aux 3/4 urbains. Ils sont plus âgés et mieux éduqués que la moyenne des usagers d'Internet. Il note également que les commentaires faits par des femmes ont tendance à être plus substantiels et généralement plus positifs. D'après différents sondages et suite à différentes études de terrain dans des ONG et avec des travailleurs migrants, Marina Svensson offre une perspective importante sur la capacité de différentes catégories d'usagers d'Internet à « se faire entendre » sur Sina Weibo. Elle remarque que les utilisateurs de la plateforme de microblogging viennent avant tout des régions côtières et que les migrants et les ruraux sont largement sous-représentés et préfèrent souvent d'autres plateformes comme QQ et Tencent Weibo. Et même si les usagers femmes semblent rattraper les hommes, les femmes « Big V » sur Weibo restent minoritaires. Des facteurs qui affectent clairement les stratégies de communication des ONG qui utilisent Weibo pour défendre ou diffuser de l'information sans, à l'évidence, atteindre les communautés défavorisées sur le terrain.

Ensuite, l'ensemble des chapitres montre comment les caractéristiques de l'Internet chinois résultent d'interactions complexes entre une variété d'acteurs aux agendas divers et aux motivations parfois contradictoires. Ceci est souligné par l'interview par Sally Chen de membres de l'équipe du Southern Media Group et de participants à une manifestation en leur soutien. Dans leur étude du microblog d'un gouvernement municipal, Jesper Schlaeger et Min Jiang montrent que le département local de la propagande, la police locale, les agences en charge des politiques publiques et les décideurs politiques poursuivent tous des objectifs différents quand ils font circuler des messages sur les sites officiels de microblogging. Conceptualisés comme des « bêta institutions » à cause de leur nature expérimentale, les microblogs municipaux diffèrent grandement d'une ville à l'autre, d'un service à l'autre, justement parce que les équipes travaillent sans objectifs précis et ont dû développer leurs propres directives, en contradiction avec l'idée reçue d'une machine de propagande hiérarchisée et centralisée.

Ceci souligne encore un apport important de cette collection qui met en lumière le travail fourni derrière les plateformes numériques et même, derrière la censure. Thomas Chen, en analysant les versions numériques et papier du roman *Such is this World@sars.com* (*Ruyan @sars.com* 如焉@sars.com), montre le travail méticuleux des internautes qui ont comparé les différentes versions du roman pour trouver des traces de censure. Dans une forme de mise en abyme, le roman nous montre à quel point le travail de la censure est laborieux, rendu difficile par l'usage de jeux de mots ou

de montages photos impossibles à détecter automatiquement. Le long engagement de Silvia Lindtner avec une communauté de « faiseurs » (*makers*) shanghaiens renvoie à la fabrication de l'Internet chinois vue sous l'angle des startups et des développeurs. Elle s'intéresse aux origines et aux engagements éthiques de ce groupe particulier dont l'ambition est de « fabriquer en Chine » en tirant parti de la présence d'entreprises étrangères, d'un agenda politique du Parti communiste qui cherche à créer une main-d'œuvre de meilleure qualité, et de l'existence en Chine d'un environnement relativement flexible en termes de propriété intellectuelle. On peut dès lors s'interroger sur le type de modèle industriel, et donc le type de travail, qu'engendreront ces entreprises dès lors qu'elles continueront à croître. Le rôle des développeurs est d'autant plus important que l'État lui-même utilise des plateformes commerciales pour communiquer au public et lui fournir des services. J. Schlaeger et M. Jiang remarquent quant à eux que la municipalité qu'ils ont étudiée n'avait ni accès ni contrôle sur les données générées par son compte officiel de microblogging, ce qui l'empêchait d'élaborer en amont des stratégies politiques numériques plus efficaces. Une asymétrie de maîtrise des données favorable aux corporations du numérique qui peut, bien sûr, être redressée par de nouvelles régulations.

Le livre montre aussi la pluralité et l'évolution des imaginaires et des cybercultures dans le temps et dans différentes communautés. Il existe un contraste marqué entre les routards des classes moyennes supérieures décrits en 2006 par Ning Zhang dont certains ont eu à cœur de promouvoir des évolutions sociales graduées et progressives, et les « perdants » sans illusions étudiés par Marcella Szablewicz en 2012. Les postures ambivalentes de ces derniers quant aux normes et aux promesses sociales – qu'ils rejettent en même temps qu'ils les avalisent – indiquent clairement qu'ils ne croient plus aux promesses de la modernisation, ni en leur propre capacité à changer les choses, et préfèrent se tourner vers l'humour et l'autodérision. Ce type de fatalisme répond aussi aux conclusions de Balla, qui avance l'idée que les motivations subjectives sont de meilleurs indicateurs de participation en ligne que les facteurs socio-économiques, en particulier, par la perception qu'elles donnent que les commentaires postés peuvent porter des fruits. Le phénomène *diaosi* décrit ici peut éclairer sur le lien entre les multiples motivations subjectives de participer – ou pas – et des situations socio-économiques différentes.

Enfin, comme le souligne G. Yang, le livre aide à mieux saisir les « subtilités de la puissance de l'État » (p. 4) et les « manifestations des différentes manières de faire de la politique et d'être politique » (p. 14). S. Lindtner s'inspire du concept de relation « parasite » de Geremie Barmé⁽¹⁾ pour montrer comment les personnes qu'elle interroge utilisent le système, dépendent de lui et de différentes manières le font évoluer. Thomas Chen propose lui le terme de « production alternative » pour montrer comment la production littéraire travaille autour de la censure et génère de nombreuses formes originales. M. Szablewicz s'appuie de son côté sur les « structures de sentiments » de Raymond Williams⁽²⁾ et sur la littérature sur le désir (V. Fong⁽³⁾, L. Hoffman⁽⁴⁾, A. Kipnis⁽⁵⁾) pour expliquer les ambivalences et les limites du potentiel radical du même *diaosi*. Ce qui au final fait que le titre du livre – *China's Contested Internet* – est un peu en décalage avec son contenu. En effet, le terme « contested » fait écho au célèbre livre *Access Contested*⁽⁶⁾ qui en fait désigne des formes très différentes de conflits sur l'Internet, comme l'émergence des préoccupations quant à la gouvernance numérique.

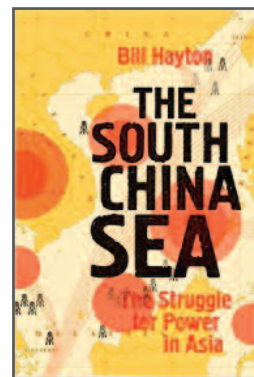
Toutefois, les chapitres de ce livre sont très documentés et bien connectés à la littérature théorique en science politique, en anthropologie, en socio-

logie et dans le domaine des *cultural studies* entre autres. Ils articulent intelligemment les contextes en ligne et hors ligne, grâce à des sources réunies selon différentes méthodes, de l'observation des acteurs à des interviews poussées, des enquêtes d'opinion aux analyses de contenu qualitatives et quantitatives. Le livre constitue une excellente introduction à l'Internet chinois, ainsi qu'aux théories et aux méthodes qui permettent de l'aborder et peut donc être tout à fait intéressant dans un contexte pédagogique.

■ Traduit par David Bartel.

■ Séverine Arsène est chercheuse au CEFC et rédactrice en chef de la revue *Perspectives chinoises* (sarsene@cefc.com.hk).

1. Geremie R. Barmé, *In the Red: On Contemporary Chinese Culture*, New York, Columbia University Press, 1999, p. xiv.
2. Raymond Williams, *Marxism and Literature*, New York, Oxford University Press, 1977, p. 132.
3. Vanessa Fong, *Only Hope: Coming of Age under China's One-Child Policy*, Stanford, Stanford University Press, 2004, p. 98.
4. Lisa M. Hoffman, *Patriotic Professionalism in Urban China: Fostering Talent*, Philadelphie, Temple University Press, 2010.
5. Andrew B. Kipnis, *Governing Educational Desire: Culture, Politics, and Schooling in China*, Chicago, University of Chicago Press, 2011.
6. Ronald Deibert, John Palfrey, Rafal Rohozinski et Jonathan Zittrain (éds.), *Access Contested: Security, Identity and Resistance in Asian Cyberspace*, Cambridge, MA, MIT Press, 2012.



Bill Hayton,
The South China Sea:
The Struggle for Power in Asia,
Londres, Yale University Press, 2014,
298 p.

SÉBASTIEN COLIN

Publié en 2014, cet ouvrage de Bill Hayton sur la mer de Chine du Sud se démarque d'une bonne partie de la littérature récente consacrée à cet espace maritime, et ce au moins pour deux raisons. D'abord parce qu'il s'agit d'une monographie rédigée par un seul auteur, dont le mérite est de retracer dans ses grandes lignes une histoire de la mer de Chine du Sud, de la préhistoire au début des années 2010, et d'analyser les conflits territoriaux et les rivalités de puissance dont cet espace est l'objet. Elle repose sur l'exploitation d'une abondante littérature académique, d'entretiens avec divers acteurs menés par l'auteur, d'articles de presse ainsi que de rapports et autres *working papers*. C'est donc plutôt une large synthèse qui diffère en cela des nombreux et très intéressants ouvrages collectifs parus ces dernières années, dont beaucoup sont des publications d'actes de colloques régulièrement organisés dans les divers pays de la région⁽¹⁾. Si le chercheur travaillant sur la mer de Chine du Sud trouvera dans le livre de Bill Hayton d'intéressantes informations et par ricochet d'utiles, voire précieuses, ré-

1. Voir par exemple Tran Truong Thuy et Le Thuy Trang (éds.), *Power, Law, and Maritime Order in the South China Sea*, Lanham, Lexington Books, 2015, 378 p.

férences, il ne sera guère surpris en revanche par ses grandes lignes. Ce n'est cependant pas là un problème fondamental car de notre point de vue ce livre demeure une des premières lectures incontournables pour quiconque (étudiants, journalistes, diplomates) souhaiterait avoir un aperçu, qui plus est assez complet, de ce point chaud que constitue aujourd'hui la mer de Chine du Sud.

La seconde spécificité de *The South China Sea* réside dans le style du récit qui reste pour une grande part assez journalistique du fait de la fonction même de Bill Hayton, journaliste à *BBC News* depuis plusieurs années. Il se manifeste par de longues digressions sur certains acteurs ou personnages, directement ou indirectement impliqués dans le litige, ou par des descriptions d'épisodes phares de l'histoire pour le moins troublée de cet espace maritime. Ces diverses narrations contribuent à construire une histoire très détaillée des initiatives prises par les acteurs que ce soit par exemple l'achèvement de l'annexion des Paracels par la Chine en janvier 1974, vécue par Gerald Kosh, un militaire américain alors embarqué sur un navire sud-vietnamien (p. 72-78), la façon dont la petite compagnie pétrolière américaine Crestone est parvenue à obtenir de la Chine une concession pétrolière dans les eaux revendiquées par le Vietnam (p. 123-127), ou encore l'opposition du Cambodge à ce que la question de la mer de Chine du Sud soit mentionnée dans le communiqué conjoint de la réunion des ministres des Affaires étrangères de l'ASEAN tenue à Phnom Penh en 2012 (p. 192-200). En tant que chercheur soucieux du détail historique, ces récits ont leur lot d'importance bien que certaines descriptions comme celles relatives à Wu Shicun, président du China National Institute for South China Sea Studies, ne nous paraissent pas très utiles (p. 248). En dépit de sources nombreuses, nous regrettons aussi que beaucoup d'informations données dans l'ouvrage ne soient pas systématiquement référencées. Les neuf chapitres auraient sans doute mérité des subdivisions de façon à mieux articuler l'analyse. Enfin, en tant que géographe, si nous saluons la présence des quatre cartes présentes au début de l'ouvrage – une rareté dans le monde de l'édition anglo-saxonne où la cartographie est souvent pauvre, voire absente – il est dommage que Bill Hayton n'y fasse pas véritablement référence, notamment la carte 4 qui malgré son intérêt n'est pas, sauf erreur de notre part, véritablement commentée dans le texte. Une carte des concessions pétrolières citées dans le chapitre 5 aurait été plus que bienvenue.

The South China Sea se compose d'une introduction, de neuf chapitres, d'un épilogue et, après la section des notes de fin, de quelques pages intitulées « Acknowledgements and Further Reading » qui viennent souligner le nombre important des personnes rencontrées ou interviewées par l'auteur ainsi que les travaux de référence utilisés ou jugés utiles pour comprendre davantage la géohistoire et la géopolitique complexes de la mer de Chine du Sud.

S'ouvrant sur une fiction qui verrait un accrochage sino-philippin relatif à la possession du haut-fond Scarborough (Scarborough Shoal) dégénérer en de très fortes tensions militaires sino-américaines, l'introduction rappelle d'emblée que « La mer de Chine du Sud est le principal lieu où l'ambition chinoise fait directement face à la détermination stratégique américaine » (p. xvi), mettant ainsi en évidence le sous-titre de l'ouvrage *The Struggle for Power in Asia*.

Par le biais des trois premiers chapitres – « Wrecks and Wrongs: Prehistory to 1500 » (p. 1-28), « Maps and Lines: 1500 to 1948 » (p. 29-60) et « Danger and Mischief: 1946 to 1995 » (p. 61-89) –, Bill Hayton revient sur une histoire longue de la mer de Chine du Sud. Elle tranche bien entendu avec les historiographies officielles avancées par les États pour justifier leur sou-

veraineté sur les îles. L'auteur rappelle ainsi que ces îles (en fait diverses formations insulaires surtout composées de récifs, de bancs de sable et de hauts-fonds découvrants) n'ont pas suscité d'énormes intérêts avant que les puissances européennes et japonaise ne lorgnent sur celles-ci pour des raisons économiques et stratégiques à partir de la fin du XIX^e siècle. Avant la mise en branle des machines coloniales occidentales, la mer de Chine du Sud constituait une « méditerranée » structurée par des flux commerciaux et migratoires et bordée par des systèmes étatiques et territoriaux au sein desquels les questions de souveraineté et de frontières – notamment en Asie du Sud-Est, dominée par le système territorial du *mandala* – se posaient en des termes différents.

L'affirmation des puissances occidentales et du Japon en mer de Chine du Sud suscita une réaction en Chine dans les dernières années de la dynastie des Qing puis ensuite au cours de la période républicaine illustrée par l'organisation d'expéditions navales, la rédaction de récits géographiques, la création d'une toponymie chinoise des îles et enfin la réalisation de cartes, dont celle de la célèbre « ligne en forme de U » (*U-shaped line*), qui aboutiront progressivement à la construction d'une revendication officielle et nationale chinoise sur les archipels de la mer de Chine du Sud. Au cours des années 1946-47, l'heure est surtout à la rivalité franco-chinoise avant que la décolonisation et la difficile construction des États-nations aux Philippines et au Vietnam ne viennent ajouter de nouveaux acteurs à la dispute. S'ensuivent des appropriations unilatérales dans l'archipel des Spratleys aussi motivées par le désir d'exploiter des ressources d'hydrocarbure offshore dans le contexte d'une Convention des Nations Unies sur le droit de la mer naissante : en bref, une véritable course à l'occupation, à laquelle la Chine se joindra d'ailleurs avec un léger retard mais non sans force.

Les cinq chapitres suivants abordent tour à tour les volets juridiques, économiques, politiques (nationalismes), diplomatiques et militaires avant que le chapitre 9 (« Cooperation and its Opposites: Resolving the Disputes », p. 239-265) ne fasse état des coopérations (ou plutôt de leur absence) et de la question du développement conjoint, lequel est activement proposé par la Chine dans les zones revendiquées par les autres États, mais dont aucun de ces derniers ne veut dans la mesure où cela reviendrait à reconnaître tacitement un droit chinois sur ces espaces.

Parmi les autres chapitres, on retiendra dans le chapitre 4 (« Rocks and Other Hard Places: The South China Sea and International Law », p. 90-120) l'impossibilité selon Bill Hayton de trancher les questions de souveraineté au regard du droit international et ce en dépit des nombreux aménagements (dont certains sont décrits) réalisés par les États à partir du début des années 1970. Le chapitre 5 (« Something and Nothing: Oil and Gas in the South China Sea », p. 121-150) confirme le mythe d'un archipel – celui des Spratleys – qui regorgerait de pétrole et de gaz et montre bien par ailleurs que la délimitation des concessions d'exploration pétrolière participe surtout à un jeu politique visant à affirmer la souveraineté d'un État au détriment de celle d'un autre. Le chapitre 6 (« Drums and Symbols: Nationalism », p. 151-180) s'interroge sur la place des nationalismes dans la dispute tout en mettant en exergue la complexité des relations Chine-Vietnam et la place respective des États-Unis et de la Chine dans les représentations des populations philippines. Le chapitre 7 (« Ants and Elephants: Diplomacy », p. 181-208) montre comment le désintérêt des États-Unis pour l'Asie du Sud-Est (du fait de la priorité donnée à la guerre contre le terrorisme sous l'ère Bush) s'est muée progressivement à partir des années 2007-2008 en une nouvelle politique dite du « pivot vers l'Asie », dont le principal objectif est de rééquilibrer le rapport de force avec la Chine qui avait jusqu'alors tiré un grand

bénéfice de la passivité américaine. Dans ce contexte, l'Asie du Sud-Est est devenue l'objet d'une compétition entre les deux puissances, rendant de fait très difficile la recherche d'un consensus au sein de l'ASEAN sur la question de la mer de Chine du Sud. Le chapitre 8 (« Shaping the Battlefield : Military Matters », p. 209-238) s'ouvre sur l'incident de l'USNS Impeccable de 2009 qui a participé à accentuer l'inquiétude américaine sur la question de l'accès à la mer de Chine du Sud, et ce en dépit de la subsistance d'un important déséquilibre en matière de puissance militaire.

Enfin, dans le cadre d'un épilogue (p. 266-269), l'ouvrage s'achève sur l'espoir personnel de l'auteur de voir un jour une mer de Chine du Sud délimitée, une hypothèse qui bute principalement selon lui sur le maintien des revendications chinoises, jugées « maximalistes » (p. 267) chez certains acteurs comme l'Armée populaire de libération, la China National Offshore Oil Corporation (CNOOC) ou encore certaines provinces côtières, et la permanence de la ligne en forme de U, devenue une « religion laïque de l'école primaire au bureau politique » (p. 267). Sans renier directement ces points, ces dernières pages mettent selon nous un peu trop l'accent sur la responsabilité chinoise et auraient sans doute méritées d'être un peu plus nuancées tant les Philippines, le Vietnam, Taiwan et les États-Unis, et avant eux la France, le Royaume-Uni et le Japon, ont aussi leur rôle dans la complexification d'un dossier où s'enchevêtrent litiges de souveraineté territoriale, rivalités de puissance et défense d'intérêts économiques.

■ Sébastien Colin est maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), en détachement au CEFC en tant que chercheur et rédacteur en chef adjoint de *Perspectives chinoises* depuis le 1er septembre 2014 (sebastien.colin@cefc.com.hk).



Arienne Gaetano,
**Out to Work: Migration, Gender
and the Changing Lives of Rural
Women in Contemporary China,**
Honolulu, University of Hawai'i Press,
2015, 232 p.

ERIC FLORENCE

Dans cet ouvrage, en examinant le travail à domicile et le travail de service dans les bureaux et les hôtels, l'auteur entreprend d'étudier quels sorts d'impacts culturels, sociaux et politiques la mobilité fait peser sur l'identité et la capacité d'action des femmes migrantes d'origine rurale et comment la mobilité façonne les rôles et relations de genre. Ce livre vise à apporter un éclairage sur la question de l'égalité entre les genres et à évaluer de quelle manière les migrations des femmes rurales améliorent l'égalité de genre dans la Chine post-maoïste si tel est le cas. Pour ce faire, Arienne Gaetano fait appel à des méthodes multidimensionnelles et longitudinales qui lui permettent d'explorer les interactions complexes et changeantes entre les structures et la capacité d'action de ces femmes,

en observant de relativement longues périodes de la vie de ses informatrices et en documentant la manière dont ces personnes se rapportent différemment aux diverses étapes de leur expérience de la migration. Cette recherche ethnographique a été menée grâce à des périodes de terrain à Pékin et dans chacune des villes ou villages natus des 11 informatrices principales de 1998 à 2000 et en 2002, ainsi que durant des voyages annuels en 2006-2010 et en 2012, combinés avec des contacts fréquents par email, téléphone portable, correspondance postale et messages instantanés. A. Gaetano appuie son travail sur un solide corpus de littérature scientifique dans le champ des migrations et des études de genre, ainsi que dans le champ des théories en sciences sociales. Ceci lui permet de produire une ethnographie fine des parcours de vie des femmes migrantes d'origine rurale. Elle parvient à prendre simultanément en compte les rôles structurants de trois ensembles de forces : au niveau macro, les transformations historiques des rôles et normes de genre, le rôle de l'État-parti dans le conditionnement des relations de genre en Chine contemporaine, la construction idéologique et institutionnelle de différences rurales et urbaines, etc. ; au niveau méso, les forces telles que le système familial patrilinéaire-patrilocal ou les divisions du travail fondées sur le genre ; et les forces micro telles que les aspirations et les buts incarnés par les femmes migrantes elles-mêmes. En fournissant un espace suffisant pour déployer les récits des expériences de ces femmes, elle montre avec force comment les façons dont elles s'émancipent sont « situationnelles, contextuelles, et aussi temporelles » (p. 9).

Le chapitre premier (p. 14-27) fournit un vaste et utile panorama des structures politico-institutionnelles et discursives qui ont à la fois produit et légitimé le secteur des services et plus particulièrement le marché du travail à domicile dans la Chine post-maoïste. Elle souligne la concentration particulièrement forte des femmes migrantes dans le secteur informel et non-régulé des services à domicile. A. Gaetano indique également le rôle central de l'État dans la mise à disposition « d'une force de travail flexible et bon marché de femmes migrantes d'origine rurale » pour garantir la croissance économique : en « maintenant active la force de travail des villes, particulièrement les mères urbaines actives sur le marché du travail », les femmes migrantes d'origine rurale ont contribué à conserver de hauts niveaux de consommation urbaine au moment où l'État se retirait de son rôle de fournisseur d'aide sociale (p. 25). Tandis qu'à l'époque post-maoïste, les réformes économiques et l'ouverture ont fourni aux femmes migrantes d'origine rurale des myriades de possibilités « pour obtenir leur autonomie et un emploi salarié », note-elle, l'État-parti, les forces néolibérales et le système patriarcal rural se sont associés pour contraindre fortement les conditions de réalisation de l'auto-détermination (p. 27).

À travers une ethnographie centrée sur les migrants, le chapitre deux (p. 28-45) explore le mélange complexe d'aspirations à une vie plus indépendante et autodéterminée en dehors du village d'une part et le souhait des femmes migrantes de se conformer aux devoirs assignés à leur genre au sein de la famille d'autre part. A. Gaetano affirme que la combinaison des différences urbaines-rurales et de genre dans la Chine post-maoïste fournit un espace d'émancipation pour les femmes migrantes d'origine rurale tout en produisant également « des schémas particuliers de migration en fonction du genre, qui reflètent et perpétuent aussi ces différences et inégalités » (p. 29). Ce chapitre documente également les processus de dévaluation de la vie rurale et du travail agricole, qui sont fondés sur des représentations historiques de la Chine moderne. Ces processus sont également renforcés par les modèles idéologiques et institutionnels de l'éco-

nomie politique de l'époque post-maoïste. Dans cette section, l'auteur aurait pu davantage souligner et documenter à quel point cette dévaluation et ce rejet du rural ainsi que la surévaluation des modes de vie urbains et des standards de la consommation se sont fortement développés tout au long du processus migratoire, devenant de plus en plus institutionnalisés avec le temps. Ceci façonne les normes sociales et les rôles de genre dans le village et dans les lieux de destination, ce qui fait de la migration le seul lieu désirable d'émancipation et de reconnaissance sociale.

Le chapitre suivant (p. 46-58) examine le rôle de la construction d'un réseau de relations (*guanxi*) à la fois dans ses effets de facilitation et de contrainte sur la migration, de même que sur l'identité et la capacité d'action des femmes rurales migrantes, tandis que le chapitre quatre (p. 59-69) explore les multiples conséquences du rapprochement des migrantes de la culture et des modes de vie urbains sur leur identité et leur statut social. Le chapitre cinq (p. 59-80) procède ensuite à l'examen de la manière dont les migrantes rurales s'en sortent dans le secteur du travail à domicile dans les villes – un secteur informel et relativement déprécié – en observant leurs expériences et leurs formes de résistance quotidiennes ainsi que leur engagement avec l'autorité dans le secteur des services à domicile d'une part et dans le secteur des services hôteliers et de nettoyage de bureaux d'autre part. Au sein du secteur des services à domicile, alors que l'indistinction entre l'espace de vie et de travail limite fortement la liberté des femmes migrantes, A. Gaetano décrit clairement les tactiques quotidiennes déployées par ces femmes pour éviter ces contraintes et négocier des espaces alternatifs afin de se soustraire à la solitude qui va de pair avec le travail à domicile. Dans le secteur du nettoyage de bureaux et le secteur des services hôteliers, l'attitude paternaliste des employeurs qui étendent leur encadrement en dehors de l'espace de travail jusqu'à l'espace privé des migrantes a créé un mélange de sollicitude et de pression normative sur ces femmes qui permet aux employeurs de rassurer « les parents au sujet du bien être moral et physique de leurs filles » (p. 73). Dans le chapitre suivant, l'auteur documente comment les migrantes s'engagent activement dans des tentatives d'amélioration de leur qualité personnelle, pour faire face aux stéréotypes stigmatisants qui soulignent leur différence et le sentiment d'inadéquation aux modes de vie et à la civilité urbains qu'elles sont censées avoir intégrés. Mais ce chapitre montre également comment les femmes migrantes parviennent à investir la sphère publique afin d'échapper aux conditions oppressives et d'exploitation de leur travail. Les transformations des modèles traditionnels d'engagement amoureux, du mariage et des relations familiales dues à la migration sont le sujet du chapitre suivant (p. 99-130), qui est suivi par un bref chapitre de conclusion. (p. 131-136)

Un apport important de cet ouvrage au style très clair est de fournir aux lecteurs un sentiment de proximité avec les vies des migrantes dans la Chine post-maoïste. Le livre donne une compréhension complexe, dialectique, historique, cumulative et à plusieurs niveaux de la capacité d'agir des femmes migrantes dans laquelle l'action individuelle est conçue comme étant transformée par des différences socio-spatiales et des normes de genre, mais aussi par les biographies et les parcours de ces mêmes personnes (p. 43). Il montre que l'expérience humaine des migrations ne peut jamais être totalement façonnée par ou réduite à un simple récit mono-causal.

Une note de critique et une suggestion au sujet de cette étude ethnographique fine et à maints égards très accomplie : alors que l'auteur ne manque pas de souligner le rôle de l'idéologie post-maoïste et en particulier le discours sur le supposé bas niveau de « qualité » (*suzhi*) des personnes rurales comme « outil de domination » (p. 98), on aurait pu s'attendre à un enga-

gement plus en profondeur avec la littérature existante qui souligne le rôle du marché du travail et des institutions d'État dans la formation des subjectivités des femmes migrantes de la campagne⁽¹⁾, ou avec des études qui soulignent le rôle des institutions liées à l'État-parti dans la formation ou le formatage des récits que les travailleurs migrants font de leur migration et de leurs expériences de travail. Tamara Jacka, par exemple, a souligné le fait que les buts spécifiques de ces institutions – le Club des femmes migrantes où A. Gaetano a mené un terrain est l'une de celles-ci – et leur compréhension des différences de classe et de genre façonnent fortement les types de récits et de représentations produits par les femmes migrantes à travers la médiation de ces institutions⁽²⁾. Il serait opportun de lier plus étroitement le rôle des institutions à la formation des récits et des subjectivités, même si ces institutions ne parviennent jamais ni à entièrement saturer ces subjectivités, ni ne sont les seules forces à prendre en compte dans ces processus. De manière similaire, A. Gaetano note l'omniprésence de formules telles que « développement personnel », « amélioration de la qualité », ou « se lancer des défis » dans les raisons données par les femmes migrantes pour expliquer leur migration. Il pourrait être intéressant ici d'enquêter plus avant sur la mesure dans laquelle ces récits sont intertextuellement liés à diverses formes de récits publics, ou s'ils peuvent être mis en relation avec des pratiques institutionnelles récurrentes qui visent certains publics spécifiques. De plus, que signifient ces tropes narratifs de transformation de soi pour les personnes qui les mobilisent, et comment se rapportent-ils de fait à leurs parcours biographiques spécifiques ? Ces questions restent sans réponse. La nature politique du choix des personnes lié aux décisions de migration demeure de manière générale inexplorée, tout comme l'inévitabilité des décisions de migration liées à la dévaluation de la campagne et à la production d'une politique de désirs liées à la consommation et aux styles de vie urbains. Ces « choix » sont politiques précisément parce qu'ils apparaissent si inévitables et sont exprimés sous des formes si répandues, car comme Lisa Rofel l'a montré, dans la Chine post-maoïste, le pouvoir « opère précisément dans les domaines qu'il a rendu libérateurs » (le marché du travail et les choix de l'emploi, par exemple)⁽³⁾.

Deuxièmement, alors que A. Gaetano souligne à juste titre les indignités ainsi que les incertitudes économiques auxquelles font face les femmes migrantes, de manière générale, celles avec qui elle a mené des entretiens ont une opinion positive de leur expérience à l'extérieur du village. Dans sa conclusion, A. Gaetano affirme de plus que « sur le long terme, la migration émancipe certaines femmes d'origine rurale et fait progresser l'égalité entre les sexes en permettant une plus grande autonomie dans l'engagement amoureux et le mariage » (p. 134). On aurait pu espérer qu'un peu de place soit consacrée aux récits des échecs de femmes migrantes désabusées ou amères. De même, il aurait été important de discuter l'opinion généralement positive sur la migration et la vie en dehors du village obtenue grâce au travail ethnographique de l'auteur dans les secteurs des services à domicile et le nettoyage de bureaux et de confronter les fruits de cette enquête ethnographique aux travaux récents concernant les secteurs industriels et de la construction qui livrent une image bien plus sombre et précaire des conditions des travailleurs et de leurs attentes envers l'avenir. Ceci aurait permis une discussion sur les spécificités des secteurs de travail ainsi que sur le degré auquel l'opinion généralement optimiste de cet ouvrage peut ou ne peut pas être liée aux parcours biographiques des informatrices clé de l'auteur⁽⁴⁾.

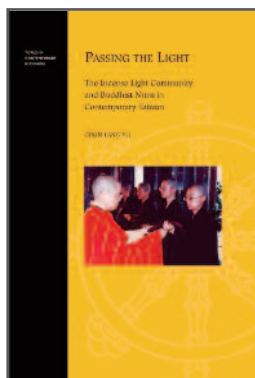
Ceci étant dit, cet ouvrage sera extrêmement utile pour les chercheurs qui s'intéressent aux migrations et aux études de genre. Il sera également inté-

ressant comme ouvrage de cours ou lecture obligatoire pour les étudiants de la Chine contemporaine et des migrations.

■ Traduit par Judith Pernin.

■ Eric Florence est directeur du CEFC (eflorence@cefc.com.hk).

1. Voir par exemple Yan Hairong, « Neo-liberal Governmentality and Neo-humanism: Organizing Suzhi/Value Flow through Labour Recruitment Networks », *Cultural Anthropology*, vol. 18, n° 4, 2003, p. 493-523. Pour une évaluation critique de l'association du discours sur le « *suzhi* » avec la gouvernamentalité néolibérale, voir Andrew Kipnis, « Neoliberalism Reified: Suzhi Discourse and Tropes of Neoliberalism in the PRC », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 13, n° 2, juin 2006, p. 383-400.
2. Tamara Jacka, *Rural Women in Urban China: Gender, Migration and Social Change*, Armonk, NY, M. E. Sharpe, 2006, 329 p.
3. Lisa Rofel, *Other Modernities: Gendered Yearnings in China after Socialism*, Berkeley et Los Angeles, CA, University of California Press, 1999, p. 29-33.
4. Voir par exemple, Pun Ngai, *Migrant Labor in China: Post-Socialist Transformations*, Cambridge, UK, Malden, MA, Polity Press, 2016, 204 p.



Chün-fang Yü,
**Passing the Light: The Incense
Light Community and Buddhist
Nuns in Contemporary Taiwan,**
Honolulu, University of Hawai'i Press,
2013, 264 p.

AMANDINE PÉRONNET

Cet ouvrage est indispensable à toute personne souhaitant approfondir ses connaissances du monachisme féminin du bouddhisme. Il transporte en effet le lecteur dans une communauté de nonnes nommée « Incense Light » (*Xiangguang*), créée en 1974 à Taiwan, et dans laquelle l'auteur a effectué un long travail de terrain. Historienne de formation, Chün-fang Yü s'était plutôt penchée dans ses précédents ouvrages sur les transformations et le développement du bouddhisme à l'époque pré-moderne. *Passing the light* constitue donc une rupture de par sa dimension contemporaine. C'est en outre la première recherche de l'auteur sur les nonnes et leur approche de la modernité.

Bien que de nombreux travaux, parus depuis le début des années 2000, s'intéressent au phénomène d'accroissement des effectifs monastiques féminins à Taiwan, peu se penchent sur les transformations d'une communauté donnée face à la mondialisation. C'est pourtant ce que s'attache à faire Chün-fang Yü, en étudiant les missions que ces nonnes se donnent, à la fois dans l'éducation et dans la pratique. Elle souligne, et c'est là le fil conducteur de l'ouvrage, que les nonnes ont façonné leur propre tradition du bouddhisme, par manque d'une tradition préalable à leur arrivée. Cette communauté est donc un exemple concret de la réinvention du bouddhisme contemporain. En exploitant des sources variées, le livre cherche alors à résoudre un paradoxe : comment les membres de la communauté préservent la tradition tout en s'en distanciant. L'intérêt de l'ouvrage réside dans le fait que l'auteur associe sa vaste connaissance de l'histoire des mutations du bouddhisme à l'étude approfondie d'un phénomène contemporain.

Dans un premier chapitre introductif, l'auteur s'intéresse à des recueils d'hagiographies : *Biographies des Nonnes (Biqiuni zhuan)* écrit en 516 ap. J.C., et *Suite des Biographies des Nonnes (Xu biqiuni zhuan)* écrit au XX^e siècle par un disciple de Taixu. L'analyse de ces recueils permet à l'auteur de revenir sur la position et la perception des nonnes dans l'histoire de la Chine, bien que les nonnes dont il est question ne représentent pas la norme. Elle se penche par la suite sur l'évolution de la perception des nonnes dans différents types d'écrits, qui est bien souvent condescendante : les femmes sont à plaindre car elles n'entrent pas en religion par choix. De plus elles représentent tout ce que la société confucéenne rejette : elles vont à l'encontre de la piété familiale et ne participent pas à l'effort économique. Ce n'est qu'avec les années 1980 que l'auteur note un changement : les femmes commencent à défendre leurs choix. Selon Chün-fang Yü, cela coïncide avec l'arrivée de la première génération ayant profité de la loi sur les neuf ans d'éducation obligatoire à Taiwan, promulguée en 1968. Le développement du « bouddhisme humaniste » à Taiwan au début du XX^e siècle y est aussi pour quelque chose : certains leaders prônent une spiritualité qui se distingue du genre. Ce courant, qui influence beaucoup la gestion de Xiangguang, insiste sur la reconstruction sociale et sur l'éducation. C'est ce dernier point qui fait selon l'auteur la spécificité des nonnes à Taiwan. Beaucoup d'entre elles sont éduquées et dotées d'un diplôme universitaire, apportant ainsi leurs compétences au monastère. Cela explique en partie les innovations constatées dans la gestion de Xiangguang et dans les méthodes d'enseignements proposées.

Les deuxième et troisième chapitres sont consacrés à l'historique de la communauté et à son abbesse actuelle, Wuyin, à sa tête depuis 1980. Après l'installation des premières nonnes en 1974, la suppression de certains éléments n'appartenant pas au bouddhisme a eu lieu lors des nombreuses reconstructions du temple originel. L'auteur démontre alors que ces actions dénotent clairement une volonté des premières résidentes à rompre avec les schémas traditionnels et à créer une nouvelle identité religieuse. Trois nonnes ont eu une influence importante sur l'orientation prise par cette recherche d'identité, grâce à leurs idées progressistes : Xinzhi, Wuyin et Mingjia. L'importance de ces trois personnages réside, pour l'auteur, dans le fait qu'elles sont responsables de la mise en place des éléments concrets permettant la réinvention du bouddhisme contemporain. À titre d'exemple, elles instituent un séminaire (*Incense Light Buddhist Seminary for Nuns*) en 1980, puis des cours pour adultes (*Buddhist Adult Classes*) en 1984. L'auteur dépeint la dirigeante progressiste qu'est Wuyin à travers le regard des membres de sa communauté. Ses entretiens avec elle lui permettent d'affirmer qu'elle n'est pas féministe. Elle remet simplement en question les inégalités homme-femme et les schémas traditionnels : les nonnes doivent enseigner aux nonnes, et ne doivent effacer leurs caractéristiques féminines que pour éviter toute considération de genre face à l'accomplissement spirituel.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur détaille le fonctionnement des sociétés d'études bouddhiques à l'université, qui sont bien souvent le premier contact avec le bouddhisme des jeunes femmes éduquées, et jouent un rôle majeur dans leur décision d'entrer dans les ordres. Le but de ces sociétés d'études est surtout de faire renaître une vie laïque bouddhiste pour changer la vision de la société, un concept développé par des bouddhistes laïcs persuadés que le renouveau du bouddhisme ne peut venir que de personnes éduquées. À Taiwan, deux d'entre eux ont notamment permis l'insertion de ces sociétés sur les campus : Zhou Xuande et Li Bingnan, dont la vie et les contributions font l'objet d'une description détaillée dans l'ouvrage.

Les cinquième et sixième chapitres proposent une description exhaustive de deux programmes mis en place par les membres de la communauté

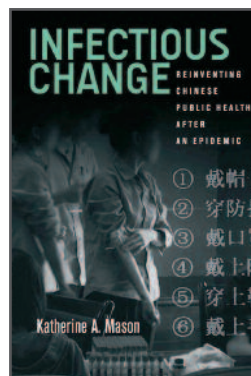
Xiangguang, les séminaires pour les nonnes, et les cours pour les adultes laïcs. L'exploitation de sources telles les livres de cours ou les devoirs des étudiants permet au lecteur une pleine compréhension du système d'enseignement pratiqué par la communauté. Il en ressort que les sujets d'examens et de devoirs sont actuels afin de rester au plus proche de la vie des laïcs et que l'enseignement porte sur le bouddhisme originel plutôt que sur une école précise, afin de toucher un plus large public. Ces directives visent à satisfaire les laïcs, qui deviennent par la suite des donateurs subvenant aux besoins de la communauté.

Le septième et dernier chapitre est consacré à des portraits de nonnes ayant été membres de la communauté Xiangguang. L'auteur montre qu'elles ont grandement contribué au développement de Xiangguang, en rédigeant plusieurs propositions visant à moderniser le fonctionnement de la communauté. L'une d'elles consiste en une modification du système de rotation des tâches quotidiennes, une autre en la création d'un centre de ressources éducatives afin d'actualiser les enseignements et méthodes. Elles proposent également de créer un corps de règles pour la communauté, ou encore d'inviter des experts externes à donner des cours. Au côté de ces multiples contributions, ces portraits visent aussi à analyser les différents facteurs de la vocation religieuse.

Dans une courte conclusion, l'auteur évoque le futur de la communauté, lié selon elle à l'évolution de la société taïwanaise. Aujourd'hui, le défi pour Xiangguang est d'améliorer la fréquentation des classes pour adultes. De celles-ci dépend en effet la sécurité économique de la communauté, que la concurrence engendrée par le développement de ce type de programme menace. Un autre enjeu est de trouver une alternative à la mission d'enseignement des nonnes car celle-ci devient si prenante qu'elles ne trouvent plus le temps pour la pratique religieuse. Au final, l'auteur se demande si l'identité religieuse unique de Xiangguang n'est pas un particularisme qui risque de la mettre à mal aux yeux des laïcs. Une réinvention trop poussée du bouddhisme ne risque-t-elle pas en effet de faire perdre des repères préalablement acquis à la fois par les laïcs et par les religieux ?

Ainsi, *Passing the light* est essentiel à la compréhension de ce que représente « être nonne » à Taiwan, mais est aussi incontournable pour ceux qui étudient le rôle des nonnes et les mutations du bouddhisme dans la société contemporaine. Pourtant, si les observations de l'auteur sont extrêmement pertinentes, l'accent qu'elle met sur l'originalité de l'objet d'étude est discutable. Elle évoque par exemple le fait que les membres de Xiangguang dissimulent leur féminité, non pas pour ressembler à un homme, mais pour transcender la notion de genre. D'un autre côté, elles font de cette même féminité une essence qui serait, selon Wuyin, très proche de celle du bouddhisme, ce qui justifierait de l'intérêt des femmes pour celui-ci. Mais cette contradiction, que l'auteur présente comme propre à cette communauté, a également été constatée ailleurs à Taiwan par d'autres chercheurs. De plus, Chün-fang Yü observe que le programme d'étude et l'identité religieuse de la communauté privilégient le « bouddhisme des origines » plutôt que les traditions chinoises. On peut se demander s'il n'y a pas là une volonté sous-jacente de se distinguer de la tradition du continent et de créer une identité bouddhique taïwanaise. Ce point n'est pas abordé dans l'ouvrage, et ce manque mériterait d'être comblé par le biais, par exemple, d'études comparatives sur le rôle des nonnes chinoises et taïwanaises dans leur société contemporaine respective.

■ **Amandine Péronnet** est doctorante en études chinoises à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), Paris (peronnet.amandine@gmail.com).



Katherine A. Mason,
Infectious Change: Reinventing Chinese Public Health after an Epidemic,
Stanford, Stanford University Press,
2016, 252 p.

JUSTINE ROCHOT

L'épidémie de SRAS (Syndrome respiratoire aigu sévère) de 2003 a marqué un tournant dans l'histoire chinoise récente. Les années suivant l'épidémie ont ainsi vu la publication de plusieurs travaux qui se sont attachés à analyser les effets de cet événement sur la société chinoise⁽¹⁾, venant compléter la production grandissante en anthropologie de la santé en Chine.

Publiant son premier ouvrage 13 ans après l'épidémie, Katherine Mason, anthropologue à la Brown University, vient porter un regard nouveau sur l'évolution des politiques locales de santé publique en Chine. *Infectious Change* est le fruit de 13 mois d'enquête ethnographique, menée de 2008 à 2010, dans un Centre pour le contrôle et la prévention des maladies (*jibing yufang kongzhi zhongxin*, en anglais Center for Disease Control and Prevention ou CDC) d'une ville du Guangdong, ainsi qu'auprès d'acteurs de la santé publique chinoise et internationale. La ville où a été menée l'enquête a été renommée Tianmai, mais sa description de grande ville cosmopolite développée dès la première décennie des réformes et située à la frontière avec Hong Kong laisse peu de doute sur son identité.

L'auteur entend montrer l'impact qu'a pu avoir le SRAS sur la manière dont sont mises en pratique aujourd'hui les politiques de santé publiques chinoises. Elle y explique « comment la première crise de santé globale du XXI^e siècle a transformé le dispositif de santé publique chinois – autrefois connu pour ses approches par le bas (*grassroots*) et peu technologisées dans l'amélioration de la santé – en une machine technologique professionnalisée, biomédicalisée et globalisée, échouant fréquemment à servir le peuple chinois » (p. 3). Pour elle, la professionnalisation de la santé publique depuis le début des années 2000 s'est accompagnée d'une mise à distance des enjeux éthiques liés à la santé et du gouvernement des corps des franges de la population considérées comme « dangereuses », au nom d'un monde idéalisé de modernité et de science, le *common*. Aussi, les politiques chinoises de santé se sont-elles orientées « vers la protection d'intérêts globaux plutôt que locaux, et vers la protection d'un rêve de classe moyenne cosmopolite au lieu de l'amélioration du sort des plus pauvres » (p. 3), générant par-là un processus de dissociation entre le *common* qu'il s'agit de servir et les *populations* qu'il s'agit de gouverner.

La composition de l'ouvrage reflète le constat de hiérarchies plurielles structurant les pratiques de santé publique chinoise : chaque chapitre, dans un jeu d'échelle allant du local vers le global, présente un aspect des hiérarchies qui s'établissent entre les membres du CDC étudié, avec les popula-

1. Arthur Kleinman et James L. Watson (éds.), *SARS in China: Prelude to Pandemic?*, Stanford, CA, Stanford University Press, 2006, ou encore Deborah Davis et Helen F. Siu (éds.), *SARS: Reception and Interpretation in Three Chinese Cities*, Londres, Routledge, 2007.

tions qu'ils entendent gouverner, ou avec les institutions de santé et de recherche internationales avec lesquels ils collaborent.

Le chapitre introductif contextualise l'enquête dans les évolutions des politiques de santé publique chinoise, depuis les grandes campagnes maoïstes de santé au niveau local, en passant par l'ouverture économique jusqu'aux conséquences institutionnelles du SRAS. Si les années 1980 ont vu une réduction massive des investissements de l'État dans la santé et une résurgence de maladies infectieuses et chroniques, l'auteur revient sur la manière dont l'État chinois a, suivant le modèle américain, transformé dans les années 1990 les stations locales anti-épidémie (*fangyizhan*) de la période maoïste en CDCs. Cette réforme s'est faite suite au premier épisode de grippe aviaire à Hong Kong en 1997, mais le SRAS a véritablement permis aux CDCs d'émerger comme acteurs centraux, et de bénéficier de fonds conséquents et de soutien politique, remobilisés lors du séisme du Sichuan de 2008 et de la grippe A (H1N1) de 2009. Avec les CDCs, ce sont en fait de nouveaux acteurs et de nouvelles manières de penser la santé publique – basées sur la gestion de groupes (*qunti*) et de foules (*renqun*), et non plus d'individus – qui ont émergé en Chine.

Le premier chapitre, « *City of Immigrants* », dresse le portrait des représentations que les employés du CDC de Tianmai ont des individus sur lesquels ils interviennent habituellement. L'auteur montre que, « dans leur tentative de servir un *common* d'immigrants civilisés emblématique du *Tianmai dream* [...], les professionnels de la santé publique de Tianmai construisent et maintiennent de précaires frontières [...] entre eux et la population flottante d'origine rurale composées de plus de 12 millions de personnes » (p. 38). Pour eux, la population migrante est sale et arriérée, et sa terrifiante mobilité et son manque d'éducation seraient à l'origine d'une circulation accrue de maladies : en ce sens, la population migrante – loin d'être définie comme bénéficiaire des politiques de santé publique de l'État au nom de la justice sociale – est pensée comme groupe menaçant, devant se sacrifier au nom du « bien commun » de la classe moyenne urbaine.

Le deuxième chapitre, « *Relationships, Trust and Truths* » revient sur la manière dont les employés du CDC travaillent ensemble et collaborent avec différentes institutions. L'auteur constate une tension forte entre deux conceptions du travail au sein du CDC. D'un côté, les membres les plus âgés du Centre répondent aux injonctions des niveaux supérieurs par la mobilisation de *guanxi* et de banquets, leur permettant de produire des données « satisfaisantes », moins soucieuses d'exactitude scientifique que de correspondance aux chiffres espérés, garantissant des relations stables et de confiance. De l'autre côté, les employés plus jeunes, arrivés lors du SRAS, plus diplômés et souvent formés à l'étranger, insistent sur la nécessité de se défaire des *guanxi* pour agir au nom d'une science moderne, d'une éthique professionnelle abstraite, et ainsi permettre la production de données correspondant à une vérité biomédicale.

Le chapitre « *Scientific Imaginaries* » confronte plus en détail les déclarations de principe des jeunes employés du CDC et leurs pratiques scientifiques concrètes, la recherche étant de plus en plus centrale au sein des CDCs. Dans une démarche consistant à comprendre la matérialité de la production scientifique, rappelant un Bruno Latour, l'auteur livre ici de précieuses descriptions de la manière dont les jeunes chercheurs du CDC récoltent leurs données. On apprend par exemple comment certains parviennent à recueillir des questionnaires sans obtenir le consentement des individus, une telle démarche leur évitant d'essuyer des refus, et garantissant à leurs yeux la « scientificité » des résultats. Truffés d'exemples de récolte de *big data* au nom du bien commun (*gongyi*), le chapitre rappelle que ces

pratiques éthiquement discutables de « production de vérité scientifique » ne sont pas propres au cas chinois : non seulement ces chercheurs pensent agir au nom d'une manière internationalement standardisée de produire de la vérité, mais leurs partenaires internationaux ferment aussi souvent les yeux sur la façon dont leurs collègues chinois récoltent les données. Ce cas ne témoigne donc ni d'une anomalie de la recherche chinoise, ni d'une tentative d'imitation d'une science occidentale : au contraire, « l'histoire de la recherche en santé publique de Tianmai ouvre [aussi] une fenêtre vers la déontologie fortement conflictuelle de toute la communauté scientifique internationale » (p. 112).

La place des politiques de santé chinoises sur la scène internationale est abordée dans le dernier chapitre, « *Pandemic betrayals* », revenant spécifiquement sur le traitement du H1N1 de 2009 et les différentes tensions que l'épidémie a permis de révéler. L'auteur montre que celle-ci a d'abord été perçue par les acteurs du CDC comme une opportunité pour mettre en place « ce qu'ils pensaient être une réponse globalement louable et professionnelle au H1N1, qui prouverait leur valeur à la fois comme membres du monde moderne et civilisé – un *global common* – et comme membres du monde des officiels de la santé publique, dévoués pour le contrôle de maladies transfrontalières – un *global health common* » (p. 145). Mais à l'effervescence première du CDC face à l'arrivée d'une tâche noble, suit une série de déceptions. Le système bien ficelé de quarantaine et de traçage (notamment des étrangers), faisant la fierté des membres du CDC, est dénoncé comme atteinte aux droits de l'homme, la Chine étant aussi accusée de xénophobie. Trahis par le *global common* qu'ils prétendaient rejoindre, les membres du CDC rétorquent de la rationalité de leur autoritarisme. De même, les suspicions de rétention d'information (personne n'osant être tenu responsable pour la déclaration du premier cas de grippe à Tianmai) font que globalement, pour les employés du Centre, le H1N1 a « dégénéré en un cruel jeu politique » (p. 172) entre les dirigeants et la communauté internationale, détruisant par-là leur idéal de professionnalisme scientifique.

L'auteur rappelle en conclusion combien les enjeux abordés dans l'ouvrage sont aussi cruciaux dans d'autres contextes culturels et nationaux. Réfléchissant à ce que serait une véritable manière de servir les individus par une politique locale de santé publique, elle prend l'exemple du seul programme du CDC véritablement fondé sur des relations significatives : le Département de prévention et contrôle du SIDA. Elle y montre comment les pratiques de *guanxi* et de construction de sentiments humains (*renqing*) mobilisées ont permis de créer une véritable communauté, dépassant l'opposition entre les professionnels et le groupe gouverné. En ce sens, la qualité des descriptions fournies dans les extraits de journaux de terrain et l'attachement de Katherine Mason aux significations que les individus donnent à leurs actions et aux mots qu'ils emploient, s'imposent ici comme un précieux modèle pour la construction d'une éthique de la santé publique, par-delà le gouvernement distant de populations désincarnées. Aussi cet ouvrage, en plus de participer à la connaissance de la Chine contemporaine, constitue-t-il une stimulante contribution à l'anthropologie des sciences, de la santé et des politiques publiques.

■ Justine Rochot est doctorante en sociologie au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (CECMC) de l'EHESS (jrochot@ehess.fr).

Nous avons reçu

Luca Gabbiani (éd.),

Urban Life in China, 15th-20th Centuries:

Communities, Institutions, Representations, Études thématiques n° 27,

Paris, École Française d'Extrême-Orient, 2015, 360 p.

Fang Gao,

La Traduction et la réception de la littérature chinoise moderne en France

Paris, Classiques Garnier, 2016, 406 p.

Philip S. Golub,

East Asia's Reemergence,

Malden, MA, Cambridge, UK, Polity Press, 2016, 198 p.

Hongmei Li,

Advertising and Consumer Culture in China,

Malden, MA, Cambridge, UK, Polity Press, 2016, 300 p.

David Shambaugh,

China's Future,

Malden, MA, Cambridge, UK, Polity Press, 2016, 206 p.